**La piqûre de rappel au Kilimandjaro (5895m, été 2000)**

 Le Kilimandjaro, avec en toile de fond un pays magique vu d’Europe : la savane, les lions, l’envol des flamants roses sur un lac, l’ambiance d’ « Out of Africa » et le charme désuet des safaris façon colons britanniques. Pour une fois, je pars l’esprit serein, libre, sans pression. Atteindre 5900 mètres en chaussures de randonnée m’apparaît comme une promenade de santé. Je n’anticipe pas devoir beaucoup m’employer pour arriver au sommet. J’espère la découverte d’un pays, j’attends une atmosphère spéciale. Que l’Afrique, cette terre, ce climat, ces hommes m’émeuvent, me surprennent…. M’envoûtent ?

Un tour rapide du Mont Kenya offre un apéritif et une acclimatation excellente pour le Kilimandjaro. Nous évoluons à travers des landes d’altitude, souvent dans le brouillard, pataugeant dans une boue omniprésente. Les bâtons télescopiques sont indispensables et les chaussures taille basse font « floc, floc… ».  Je déprime de penser qu’au lieu de croupir dans la boue et faire des sauts de carpe pour éviter de m’y enfoncer jusqu’à la garde, je pourrais être dans la neige au soleil, des montagnes et des glaciers autour de moi. Je cherche les arêtes neigeuses et les piliers rocheux de couleur fauve. Je saisis à pleines mains le rocher et sens son grain sous les doigts : lisse ou rugueux, doux ou abrasif, compact ou friable…. Pouvoir glisser dans la neige à la descente après avoir fait mordre les pointes des crampons et les lames des piolets à la montée… Au lieu de cela, floc, floc dans la boue. Une montée triste sous un plafond bas et des nuages qui menacent. Je regrette de monter à la pointe Lenana, rêvant plutôt d’affûter les piolets dans le Diamond Couloir qui sort entre les deux sommets du Mont Kenya, sur l’autre versant.

Je piaffe sur les sentiers. Je n’arrive pas à trouver l’enthousiasme. Il manque un élan, une stimulation, une exaltation. Il manque la haute montagne.

Après la montée à la Pointe Lenana, nous sortons du Parc National du mont Kenya et nous entassons dans les jeeps pour une mémorable séance de rodéo. Conduit par un chauffeur émérite, le véhicule 4x4, les deux roues arrière chaînées, tangue comme une coque de noix sur une mer très agitée. Braquages, contre-braquages, glissades et dérapages contrôlés, accélération progressive ou maximale… Le chauffeur utilise tout l’art du pilotage pour nous faire progresser sur une route défoncée et boueuse à souhait. Le véhicule penche parfois à plus de quarante-cinq degrés. Le chauffeur s'appuie sur le talus de la route pour ne pas basculer… Ambiance Camel Trophy, très impressionnante pour des néophytes à qui l’on passe une cassette de country music pour rester zen: « when the sun comes up, and it’s time to get up, in the morning… ».

Le véhicule de tête s’est arrêté dans une ornière, véritable piscine d’eau et de boue. Les Kenyans taillent des bambous et les posent au fond du trou, permettant aux roues de mordre et au véhicule de repartir…

La suite du transfert devait se faire en bus mais nous l’attendons toujours. Nous embarquons dans une 504 break avec volant en cuir rouge, moquette sur le tableau de bord, chauffeur aux mains gantées : le must...

Régions vallonnées, puis étendues plates à perte de vue, puis Nairobi. Une navette spéciale nous emmène en Tanzanie. Traversée des paysages mythiques : de grandes savanes couvertes de graminées où courent des antilopes, des zèbres et des dromadaires. Ici et là, des troupeaux de chèvres conduits par des Masaï drapés dans une couverture rouge, un bâton de bois à la main. Ils semblent venus de nulle part, surgis d’un autre temps… A moins que ce ne soit nous qui sommes en décalage ? La terre a une couleur ocre rouge.

Près de la frontière tanzanienne, au-dessus de la savane et ceint d’une écharpe de nuages, nous devinons le Kilimandjaro. Les glaciers apparaissent petits. Le soleil se couche, colorant la montagne en orange, formant un horizon rouge sur lequel des arbres sombres se détachent. C’est magnifique.

Dans une forêt à la végétation extrêmement dense, sous la mer de nuages, on palpe l’humidité contenue dans le sol et cet air particulier que la forêt retient par sa seule présence. Les arbres sont couverts d’une telle épaisseur de mousse qu’ils ressemblent à des nounours… On s’en échappe avec plaisir pour passer au-dessus de la mer de nuages, découvrir un paysage plus dépouillé et enfin voir… la face sud du Kilimandjaro et ses glaciers. Ce massif possède en fait trois sommets distincts. Le plus haut, le « Kibo », est un cratère circulaire de deux kilomètres et demi de diamètre dont les flancs sont recouverts de trois champs de glace distincts d’où tombent une quinzaine de glaciers très pentus. Nous nous en approchons progressivement et admirons le « Breach Wall » et le magnifique pilier rocheux sur lequel R. Messner a ouvert une voie difficile.

Comme nous gagnons de l’altitude, le nombre de marcheurs augmente pour former finalement d’importants encombrements : au-delà d’un certain point, les différentes routes d’ascension se rejoignent et le sentier ressemble au boulevard périphérique parisien aux heures de pointe ou à la voie normale du Mont Blanc un 15 août sous le soleil.

La nuit du sommet, au-dessus du dernier camp, les chenilles de frontales s’étirent. La marche est monotone. Pied droit, pied gauche, pied droit, pied gauche… ou bien pied gauche, pied droit… Bercée par la monotonie, alors même qu’il m’a fuie avant le départ, le sommeil me gagne. J’ai les sens engourdis y compris celui de l’équilibre. J’avance en titubant, comme sonnée. Cela ne prête pas à conséquence sur ce terrain facile mais c’est très désagréable : j’ai le sentiment d’évoluer dans un brouillard épais, voire de flotter. Je demande à quelqu’un de me raconter une histoire, pour me maintenir en éveil. Je ne comprends pas la devinette que l’on me pose… Je me donne des petites claques sur le visage : en vain… Après une pause, je décide d’accélérer pour me réveiller. Je mets mon clignotant droit et double toute une file d’Anglais, pédalant dans le terrain en éboulis comme dans la semoule. A la question de l’un d’eux :

« Is there a problem? », je réponds succinctement:

« You are much too slow ».

Ambiance dans la nuit du Kilimandjaro. J’accélère en admirant la lune rousse qui s’est levée.

Le terrain est désagréable, meuble, éboulis de sable fin. Nous parvenons au bord du cratère comme il fait encore nuit noire, et poursuivons à une allure très modérée. Le décor dans la nuit nous distrait : à gauche, les ombres de hauts séracs, épaisses tranches de glace fermant les glaciers qui descendent en face sud ; à droite, le cratère comblé de terre. Nous arrivons au sommet comme l’aube pointe puis le jour se lève, projetant le spectre du Kilimandjaro sur l’horizon. Les rayons du soleil levant léchant les séracs donnent un superbe spectacle !

L’atmosphère se réchauffe extrêmement vite et devient franchement suffocante. La foule arrivant, nous entamons la descente qui se déroule sans efforts dans les éboulis puis de façon moins ludique dans la poussière et la boue du sentier. On n’est jamais satisfaits…

Nous occupons la veille du retour en Europe à un safari dans le parc national d’Arusha ; un aperçu de ce que doivent être ces circuits en jeeps à la découverte de ces grands animaux.

Au global, un tour très rapide du Kenya et de la Tanzanie, des pays qui doivent pouvoir fasciner. Mais c’était trop loin de ce que j’attendais. Je me suis trompée sur mes véritables attentes. J’effectuais au Kilimandjaro un retour timide en altitude, après quelques années d’absence. Revenir sur la pointe des pieds, refaire les gammes, comme s’il fallait apprivoiser à nouveau, tout recommencer. Se faire pardonner d’avoir été infidèle. Les retrouvailles avec des sensations oubliées, enfouies. In fine, de la frustration qui débouche sur une grande envie, une belle motivation pour repartir plus haut, beaucoup plus haut.